



Jérémie
Foa

Tous ceux
qui tombent

Visages du massacre
de la Saint-Barthélemy



La Découverte **À LA SOURCE**

Prélude

31 août 1572. La charrette manque plusieurs fois tomber à l'eau avant d'être *in extremis* redressée. Les tâcherons qui la basculent connaissent leur affaire. Chaque semaine, ils quittent la capitale en direction du Pré-aux-Clercs pour répandre au fleuve leur fétide cargaison, verser ce que la ville rejette de boue, de débris et de déjections. L'odeur est intenable mais c'est une question d'habitude. Du reste, en cet accablant été, il y a pire que d'avoir à se débarrasser des lourds tonneaux de matières, tout juste vidangés des fosses de leur dernier client¹. Sous les yeux fatigués des hommes de Jehan Cuyret, maître des basses œuvres, d'interminables cortèges de chariots défilent depuis sept jours pour couler à la Seine les corps enchevêtrés de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants huguenots. À Paris, chacun vaque à sa tâche au milieu d'une colossale hécatombe.

Deux semaines plus tôt, le 18 août 1572, l'ambiance encore sentait la noce. La catholique Marguerite de Valois, sœur du roi, épousait le protestant Henri de Navarre. Une union de raison devant cimenter la réconciliation des partis confessionnels, en lutte depuis une décennie et qui promettait de mettre un terme aux guerres de Religion. La rue était en fête, presque légère, la paix s'offrait enfin comme un futur possible. C'est alors que l'histoire s'infléchit à revers.

Le 22 août, Gaspard de Coligny, chef militaire des protestants, est arquébusé. La balle le blesse seulement mais ses lieutenants hurlent au coup monté, crient vengeance et menacent de réarmer des fusils à peine refroidis. Tous les regards se tournent vers les Guises, commanditaires désignés, adulés dans la capitale. Le 23 août, tard le soir, le roi tient conseil. Autour de lui, Catherine de Médicis, René de Birague, garde des Sceaux, le maréchal de Tavannes, le baron de Retz, les ducs de Guise et de Nevers défendent leurs arguments. On ne saura jamais les mots échangés dans le secret du pouvoir. Exaltation ? Résignation ? Coûte que coûte, il faut maintenir la paix : l'arrêt de mort des chefs protestants est signé. Aux petites heures du 24 août, des soldats quittent le Louvre en direction de la rue de Béthizy où loge Coligny, le poignardent à multiples reprises puis le défenestrent. C'est ensuite au tour d'une vingtaine de nobles de subir un sort identique. Dans le même élan, au son du tocsin, trois mille réformés sont assassinés par leurs voisins catholiques. Bientôt, les provinces singent la capitale et perpètrent d'effroyables carnages à Orléans, Meaux, la Charité-sur-Loire, Saumur, Angers, Lyon, Bourges, Bordeaux, Troyes, Toulouse, Rouen, Albi, Gaillac... L'interminable été des huguenots s'allonge jusqu'en octobre, moissonnant dix mille vies.

Tout ou presque semble avoir été dit sur le massacre, ses acteurs, ses causes et ses conséquences. En chœur, catholiques et réformés, chroniqueurs puis historiens ont d'abord cru à la préméditation et pointé la responsabilité de Catherine de Médicis – les uns pour la dénoncer, les autres pour s'en réjouir. Le mariage princier n'était-il qu'un écran de fumée, Paris une luxueuse souricière ? Peu à peu, la Saint-Barthélemy est devenue le sanguinolent symbole du fanatisme religieux

et de la tyrannie des grands. Un portrait à charge, encore noirci par Alexandre Dumas et Jules Michelet au XIX^e siècle, s'est cristallisé autour des derniers Valois, garnissant bonnes feuilles et mauvais romans. La légende noire a pourtant été ligne à ligne détricotée par des chercheurs qui tous ont contredit la thèse d'une préméditation du massacre par la Couronne. Denis Crouzet a montré que Catherine de Médicis, malgré les mensonges de ses détracteurs, était l'opposé d'une matrone abusive et sanguinaire : convaincue que seul le dialogue offrait une alternative crédible à la guerre, elle a toute sa vie ou presque œuvré en faveur de la paix². De nombreux historiens ont pointé des responsabilités autres que celle de la reine mère : ainsi, Jean-Louis Bourgeon a établi le poids des ingérences internationales et Barbara Diefendorf a prouvé le rôle décisif de la milice parisienne dans les violences³. La Saint-Barthélemy a fait couler « à peine moins d'encre que de sang » diagnostiquait Henri Hauser, il y a déjà cent ans⁴. Pourquoi dès lors s'échiner à bêcher ces terroirs du déjà-lu et du si bien dit ?

Plutôt qu'une *autre* histoire de la Saint-Barthélemy, j'ai voulu faire une histoire des *autres* dans la Saint-Barthélemy. Une histoire du petit, du commun, du banal dans un événement qui assurément ne l'est guère. J'ai choisi de l'observer par le bas, au ras du sang, à travers ses protagonistes anonymes, victimes ou tueurs, simples passants et ardents massacreurs, dans leur humaine trivialité. À la rencontre des *vies minuscules*, des épingliers, des menuisiers, des brodeurs, des tanneurs d'Aubusson, des rôtisseurs de la Vallée de Misère, des poissonniers normands, des orfèvres de Lyon et des taverniers de la place Maubert⁵. Comment des hommes ordinaires ont-ils pu soudain égorger leurs

voisins de toujours? Qui a exécuté la femme du commissaire Aubert? Pourquoi Marie Passart a-t-elle péri noyée sous les coups de ses propres neveux? Comment un simple orfèvre s'est-il révélé un meurtrier de masse?

Pour rouvrir ces affaires classées, élucider des crimes dont on ignorait jusqu'à l'existence, j'ai mené l'enquête auprès de témoins souvent délaissés des curiosités savantes, fouillé des sources – les minutes notariales – peu réputées pour conserver la mémoire des événements. Quatre-vingts notaires parisiens sont en activité pendant le massacre⁶, des centaines d'autres officient en province. Las, dans ces linéaires d'archives griffonnées au fil des jours, la violence affleure à peine. Sous la routine des plumes, on achète, on loue, on contracte, on se marie, on vend et on embauche mais on ne tue guère et quand on meurt, c'est de vieillesse ou de maladie. Pourtant, émergent çà et là des crimes oubliés. Une société de proches fait surface, avec son lent dégradé d'attitudes face au carnage, entre participation enthousiaste, conformisme, cupidité, indifférence, dégoût, rejet, détournement, résistance, solidarité et sauvetage.

La Saint-Barthélemy est un massacre de proximité, perpétré en métriques pédestres par des voisins sur leurs voisins. Les tueries de l'été 1572 ont le quartier non seulement pour théâtre mais surtout pour condition – c'est parce qu'ils partageaient le quotidien de leurs cibles que les assassins ont su si vite où, comment et qui frapper. Comme d'autres avant moi, j'ai tenté d'accueillir et de retranscrire l'émotion née à la lecture de l'archive de ces meurtres infimes et infâmes⁷, voulu retranscrire le timbre de ces voix étouffées par la poussière des siècles⁸.

Conservés depuis l'année 1564, les registres d'écrou de la Conciergerie, principale prison parisienne, permettent

aussi d'arracher les violences à leur soudaineté. Parsemés d'indices sur l'identité voire l'intimité des victimes à venir et des bourreaux en herbe, ils étayaient obstinément une thèse *a priori* paradoxale : sans être préméditée, la Saint-Barthélemy a été préparée. Les gestes qui l'ont rendue possible ont été patiemment répétés, lentement peaufinés dans la décennie de persécutions qui sépare 1562 de 1572, notamment au cours de la troisième guerre civile (1568-1570). L'extermination de 1572 est actualisation d'habitus cohérents, elle mobilise des groupes de travail soudés antérieurement, qui attestent la troublante continuité entre l'avant et l'instant du crime, entre l'arrière-plan de la vie quotidienne et le front des tueries. Ces sources ouvrent un entre-deux du massacre, broussailleux et inédit, zone grise entre ordinaire et extraordinaire.

L'enquête tourne donc le dos au Louvre, délaisse le monarque, les Guises et leurs intrigues, ignore longtemps Coligny et la reine mère. Renonçant aux prises du ciel, elle remue la vase des tueries et, dans les sédiments montés du lit des morts, entend repeupler le massacre. Elle voudrait citer les dix mille, nommer les anonymes, les vies perdues, les obscurs jetés au fleuve ou mêlés à la fosse, à toujours engloutis. Elle abandonne les palais pour les pavés, dans l'ultime face-à-face du mort et de ses meurtriers. Car si les assassins forment un groupe soudé, les victimes semblent bien seules à l'heure du mourir ; c'est ainsi que j'ai choisi d'éclater leurs histoires en blocs disjoints, adopté une écriture fragmentaire, imitant en cela l'aléa, la surprise, l'irréductible solitude des vies fauchées. Que les derniers jours des protestants se morcellent en une multitude de cas révèle l'échec ou l'impossibilité du groupe à se défendre

collectivement. Cet isolement témoigne aussi d'une appréhension biaisée des vrais enjeux de l'événement : habitués au harcèlement par une décennie de persécutions, anesthésiés par la présence faussement rassurante de leurs voisins, les huguenots comprirent trop tard qu'en dépit de gestes fort semblables à ceux des ans passés, malgré les airs déjà vus des bruits de bottes et les vociférations familières des miliciens, il y avait quelque chose d'inouï, de radicalement inédit dans la Saint-Barthélemy.

La femme du commissaire

Parfois, on retient un nom sans bien savoir pourquoi.

Rien de noté mais il reste en tête puis, souvent, il passe. Sauf quand avant l'oubli, avant l'effacement, le hasard s'interpose ; quand on croise ce nom ailleurs dans une autre source. Lorsque l'histoire prend cet air de déjà-vu, l'enquête doit commencer. Si l'on se sent visé par le passé, c'est, pressentant l'instant du danger, par ces répétitions, cette insistance, ces symptômes¹. L'histoire ne s'écrit que réitérée.

Je lis et relis les *Mémoires de L'Estat de France*, un martyrologe protestant. Rédigée par le pasteur Simon Goulart dans la décennie 1570, l'œuvre égrène les vies, longue énumération de protestants morts parce que protestants dans la France des guerres de Religion². La liste des victimes parisiennes de la Saint-Barthélemy a je ne sais quoi de fascinant. Quatre pages, que je parcours le soir. Rien de macabre : plutôt une ascèse, une mnémotechnique pour retenir, le sommeil aidant, des patronymes, dans l'espoir d'y apposer un jour une histoire, comme on dit avec soulagement qu'on a mis un visage sur un nom – enfin. On tombe sur le passé comme on tombe amoureux, rarement du premier coup d'œil mais au second regard. Recroiser un nom c'est l'arracher à l'unicité, au témoignage isolé, c'est aussi conjurer la fiction : on n'invente pas deux fois le même nom. Quand on recroise quelqu'un dans les archives, ça ne peut pas être faux.

Parmi les centaines de vies perdues des *Mémoires de L'Estat de France*, cette histoire, singulière, traumatisante en sa brièveté :

Le commissaire Aubert demeurant en la rue Simon le Franc près la fontaine Maubuée, remercia les meurtriers qui avoyent massacré sa femme³.

Ça pèse, un homme qui remercie les meurtriers de sa femme et dans le flot de bassesses, cette nuit-là, ce *merci* ne passe pas. Peut-être fait-il trop écho pour moi au souvenir de Françoise, exécutée chez elle un froid matin de novembre 1991 à Clermont-Ferrand. Le mari avait payé les tueurs.

Le montage historique, j'en conviens, est inattendu – l'année 1572 à Paris et l'Auvergne de mon enfance, la Saint-Barthélemy et la 'Ndrangheta. Mais après tout le passé fait signe comme il peut et s'accroche où il veut. D'autant que les crimes conjugaux sont en fait assez rares pendant les guerres de Religion. Au xvi^e siècle, au plus haut des violences, on peut en général compter sur ses proches⁴. À Paris, un certain Denis Perrot retourne sur ses pas pour mettre sa mère à l'abri, le payant de sa vie⁵. Des parents cachent leurs enfants, des mères aident leurs petits, des enfants couvrent leurs aïeux, des maris secourent leurs femmes. À l'été 1572, les familles restent une ressource sûre.

Sauf pour la femme du commissaire Aubert, achevée par des tueurs au petit pied près d'une fontaine parisienne au nom lugubre – Maubuée, la « mauvaise lessive », où s'élève de nos jours le Centre Georges Pompidou. Laissée sans vie, sans nom ni prénom pour l'histoire, éternellement connue grâce à la sèche épitaphe lâchée par son mari : *merci*!

Bien sûr, rien n'oblige à prendre aux mots Simon Goulart. Chez les historiographes protestants, si les femmes dénonçant leur époux sont nombreuses, si les uxoricides sont fréquents, c'est parce que ces gestes, pourtant rares, disent dans leur monstrueux écart à la norme que le massacre est un temps d'inversion radicale, le théâtre d'une lutte entre « les ténèbres et la Lumière » : ils montrent ce qu'il advient aux catholiques qui, détournés de la grâce de Dieu, ont abandonné toute humaine convention pour s'adonner au Mal⁶. Mais que le crime d'Aubert s'insère à merveille dans le grand récit providentiel huguenot n'en fait pas forcément une légende.

La femme du commissaire s'entête, anonyme. Elle est encore là, dans un coin, ce matin de novembre 2018 au CARAN⁷, longtemps après la lecture de son histoire. C'est la fin de la journée et je feuillette machinalement une liasse d'inventaires après décès de l'année 1574. Comme toutes les semaines ou presque, le notaire Jacques Filesac et son confrère se déplacent chez les Parisiens récemment décédés pour compiler, patiemment, leurs divers biens. Meubles et immeubles, habits, linge, titres, dettes, créances. Des questions d'héritage sont en jeu. On est dans le quartier de la rue Saint-Martin, plus de deux ans après le massacre. Aucune raison de pister si tard des répliques de la Saint-Barthélemy mais j'ai commandé la mauvaise cote. Les inconnus s'enchaînent et je note sans entrain leurs dérisoires possessions quand ces premières lignes m'interpellent* :

L'an mil cinq cens soixante-quatorze, le mardy dix-neufviesme jour d'octobre, à la requeste de honorable homme maistre Nicolas Aubert, examinateur⁸...

*. Voir cahier central (p. 2).

Aubert. Examineur. Nicolas Aubert, commissaire examineur au Châtelet! C'est lui, c'est forcément lui qui a remercié les assassins de sa femme. Il y a alors trente-deux commissaires au Châtelet et, vérification faite, un seul Aubert. Avec son collègue, Antoine Faure, il est en charge du quartier du Temple et de la rue Saint-Martin. Là où la femme a été assassinée. Là où il réside, comme l'exige sa mission. En théorie, les commissaires du Châtelet s'occupent de la police de leur quartier et doivent informer des « meurtres, excès, battures et effusions de sang, larcins et crimes publics⁹ ». Dans les faits, au *xvi^e* siècle, aux affaires criminelles qu'ils négligent, ils préfèrent les scellés et autres procédures qui rapportent. La répression des protestants occupe, dès 1562, les plus zélés d'entre eux.

De qui diable le commissaire requiert-il l'inventaire après décès en 1574? Par habitude, on accélère, on saute des lignes pour filer au nom du défunt. Les yeux glissent vers le bas de la page à la recherche du mort; de la morte, en l'occurrence. À l'automne 1574, plus de vingt-six mois après l'assassinat de sa femme, le commissaire Aubert demande l'inventaire de ses biens. Elle s'appelle Marye Robert. Oubliée la « femme du commissaire Aubert ».

Vingt-six mois après le décès, c'est rare. Ça arrive parfois, surtout dans le cas des femmes, mais ça cache souvent quelque chose: négligence, honte, indifférence?

Elle s'appelle donc Marye Robert, elle a un nom, un prénom. Elle avait des enfants, deux filles, Marie et Catherine. Elle avait une maison, des habits, des tableaux, des meubles. Une vie, en somme. Elle est victime de la Saint-Barthélemy mais les notaires ont alors l'habitude de ne donner aucun détail sur les circonstances du décès. Qu'on meure paisible dans son lit ou déchiqueté

par la foule, l'acte notarié parle sobrement du « défunt ». Il constate, il atteste, il compte, il prise. Les victimes du massacre sont nombreuses à ne pas même recevoir ces funérailles de papier, ayant la Seine pour unique linceul. Pourquoi donc commander l'inventaire si longtemps après la mort ? Qu'est-ce qui pousse le commissaire à déterrer cette histoire ? Pas de remords, guère de regrets. Sans doute Nicolas Aubert y est-il contraint parce qu'il espère se remarier. Le veuvage ne lui vaut rien et il faut être en règle avec ses biens pour convoler de nouveau. Quelques mois plus tard, il s'unit en secondes noces avec une bonne catholique, Hélène de la Ruelle, jeune veuve comme lui¹⁰.

Revenons à Marye. Avec son inventaire après décès, on caresse l'espoir de se rapprocher d'elle, d'observer les recoins de sa maison. Nicolas Aubert a déménagé, il vit désormais rue Saint-Martin. La maison de la rue Maubuée, achetée en 1547, apparaît dans l'inventaire mais les notaires ne la visitent pas. C'était celle du père de Marye, Jehan Robert, commissaire examinateur au Châtelet, qui a résigné sa charge en faveur de son gendre¹¹. Ne figurent que les meubles, souvent banals. Lits, matelas, armoires, coffres, chenets, et l'on peine à savoir dans cette litanie de bois ce qui appartient à la morte. L'émotion croît quand on en vient aux habits, à ces objets qui ont vêtu, touché, frôlé son corps ; il surgit quelque chose d'intime, de fragile et d'authentique. Reliques de contact, ils transpirent Marye Robert :

Une robe de serge de Fleurance à queue, à manches, unye
doublée de taffetas et la queue bordée de velours noir alentour
Un menteau de drap noir à manche bandé de velours à usage
de femme.

Un chapeau à feutre
Une robe de serge... à hault collet à manches
Une paire de mencherons de velours rouge avecques ung
demy mencheron de velours rouge
Une robe de serge d'ascot à menches, unye bordée de velours
noir
Ung pelisson d'estamine gualandrée de corps de camelot...
Une robe de serge d'Orléans
Une robe de serge de Brabans pointée de soye,
Une soutanne de serge d'Ascot fourrée de panne blanche
Une jupe de camelot noire telle qu'elle
Ung manteau façon de reistre de drap noir
Ung petit saye de drap gris
Ung manteau de drap d'Angleterre
Ung cabban de feutre blanc garny de son bas
Une robe de serge d'Ascot pointée de soye
Une robe de fuze grise à menches pendante
Ung manteau servant à porter à la pluye de serge de Beauvais
Une robe de serge de Chartres, pointée de soye noire
Une paire de chausses à bource garnies de deux petites bandes
de velours¹²...

Pourquoi recopier cette liste de menues hardes ? L'effet de réel produit par ces vêtements est irrésistible. Il y a j'en conviens du voyeurisme à s'inviter dans les maisons, à fouiller les armoires des gens, fussent-ils morts depuis quatre siècles. Et ça éloigne du massacre : on n'explique rien de la violence, de ce jour fatal où Marye Robert perdit la vie, en s'emmêlant dans ses robes. Pourtant, je photographie, je note, j'archive ; dans une volonté de ne pas réduire les morts à leur mort. À la recherche de son futur perdu, on imagine Marye Robert habillée, vivante, pleine de projets, bardée de couleurs, dans ses robes de serge d'Ascot, de

Beauvais, de Chartres, d'Orléans, avec ses manteaux de pluie, ses chaussures de bourse garnie. C'est là la garde-robe d'une bourgeoise, ni riche ni femme du peuple¹³. Il y a du choix, on est à Paris, mais peu de soie – seulement les bords, ou du taffetas. À l'exception d'un mancheron de velours rouge, le noir et le gris l'emportent et l'on aurait vite fait de conclure à la huguenote et sa fameuse austérité. C'est en réalité la couleur dominante de toutes les garde-robes d'alors, masculines ou féminines : « Si l'on évoque l'impression d'ensemble que pouvait donner une foule urbaine à la fin du xvi^e siècle, on ne peut qu'être frappé par l'accumulation de noir [...]. Chez les femmes, l'empire du noir était devenu écrasant¹⁴. » L'armoire informe moins sur Marye et ses goûts que sur le monde qu'elle habitait et qui l'a tuée. En ce court inventaire, point de livres : c'est habituel, ils ne valent pas grand-chose et les notaires ne s'épanchent pas sur les biens de vil prix. Le document ne décrit pas, c'est certain, l'univers de grands lettrés, de ces protestants attirés à la Réforme par le livre ; on ne saura jamais ce qui a poussé Marye à la conversion.

Depuis la chambre conjugale, on a vue sur la rue. Aux murs, plusieurs tableaux témoignent d'une certaine aisance culturelle. Cinq figurent des « paysages », on n'en saura pas plus. Deux autres ont des thèmes religieux, les Trois Rois et la Vierge. Cette figure de « Notre Dame » peut être un compromis, un thème consensuel dans la pièce de vie du couple ; elle convient autant à Marye Robert, protestante, qu'à Nicolas Aubert, catholique.

D'ailleurs, Marye Robert est-elle vraiment protestante ? On pourrait en douter si Goulart était notre unique informateur. Mais une pièce notariée conforte l'hypothèse : en février 1572, six mois avant son assassinat, Marye est

témoin au mariage de sa sœur, Catherine, avec Jérôme Du Mesnil, sieur de Croquetaine¹⁵. L'union est célébrée à la mode genevoise et le contrat signé chez le notaire huguenot Antoine Léal. Les quatre autres témoins sont tous protestants : le juriste François Lalouette, président à Sedan ; Nicolas Bergeron, l'exécuteur testamentaire de Ramus¹⁶ ; Antoine Delafaye, pasteur de l'Église de Paris ; Jean Thenard, procureur au parlement. Les trois quarts des présents sur la photo de noces seront morts dans six mois, victimes des regards de leurs voisins : Jean Thenard¹⁷, Antoine Léal¹⁸, et Marye Robert.

Que son mari soit au contraire bon catholique, on en trouve divers signes. À sa mort en 1583, Aubert lègue par testament 109 écus soleil à l'Hôtel-Dieu de Paris par l'intermédiaire de sa veuve, Hélène de la Ruelle¹⁹. Surtout, la plainte de Mathurin de Milly, adressée en 1569 au parlement de Paris, le dépeint sous des couleurs qui laissent peu de place au doute. Milly est probablement protestant et il aurait à ce titre dû quitter Paris pendant la troisième guerre civile (1568-1570). En restant, il s'exposait à toutes les formes légales de persécution : celle des membres de la milice, celle de l'hôtel de ville, celle des commissaires, aussi. Il est dénoncé par des « malveillants », selon ses propres mots, et jeté en prison. Dans sa plainte, il accuse Nicolas Aubert de s'être introduit chez lui, profitant de son incarcération et d'y avoir volé « une tasse et montre d'argent, une cuiller d'argent doré, une boîte en façon de bougette, un morceau de papier dans lequel étaient enveloppés plusieurs petits morceaux d'or...²⁰ ». Ce n'est qu'une accusation et il faut rester prudent. Mais Aubert ne serait pas le premier à profiter de la guerre pour s'enrichir.

À l'évidence, le couple Robert-Aubert est mal assorti. Ce n'est pas inédit²¹. Ça ne laisse toutefois pas

d'étonner, tant, dans la loi comme dans les coutumes d'Ancien Régime, la femme est soumise au mari. Incapables juridiquement, élevées pour accepter la supériorité masculine, souvent mariées à des hommes plus âgés qu'elles, les femmes qui choisissent de s'émanciper de la religion dominante doivent soulever des montagnes pour persévérer dans leur foi. Calvin lui-même exclut que les huguenotes, dans le cas où elles seraient battues par leur mari catholique, abandonnent celui-ci, leur conseillant plutôt de rester à ses côtés pour le convertir. Pour le mari, l'« hérésie » de l'épouse n'est pas sans conséquence. Une liste anonyme de 1562 pointe par exemple les noms d'une soixantaine d'officiers du roi suspectés de sympathies protestantes ; dans neuf cas, ces hommes sont soupçonnés par la foi supposée de leur épouse²².

Nicolas Aubert a-t-il été gêné dans sa carrière, ou simplement inquiété, à cause de la confession de sa femme ? En a-t-il nourri du ressentiment au point de souhaiter sa mort, d'appeler ou d'applaudir ses meurtriers ? L'historien est souvent condamné à oser des hypothèses fragiles, instables, orgueilleux échafaudages.

Mais, parfois, le hasard des fouilles et l'obstination du chercheur consolident l'édifice.

Il faut désormais aller au Pré Saint-Gervais pour consulter les archives de la Préfecture de police, longtemps conservées place Maubert. On y trouve les archives de la Conciergerie, célèbre prison parisienne qui a vu défiler tant de protestants du temps des troubles. Entre 1562 et 1572, des milliers de huguenots sont emprisonnés pour leur foi, pour être allés au prêche, avoir porté les armes, enseigné aux enfants ou être restés à Paris, l'ardente capitale. J'y suis souvent car en cherchant un peu dans les registres d'écrou,

on peut repérer les futures victimes de la Saint-Barthélemy. L'épinglier Jean Corbonan, l'hôtelier Louis Brescheulx... Mais de Marye Robert, point. En revanche, on lit que, par une courte et froide journée de février 1570, à la fin de la guerre, un commissaire examinateur au Châtelet y a été emprisonné pour hérésie. Son nom ? Nicolas Aubert.

Il vaut de citer toute l'archive. Le greffier note les noms des incarcérés au fur et à mesure qu'ils se présentent au guichet, la plupart du temps encadrés par des membres de la milice :

Me Nicollas Aubert commissaire examinateur au Chastelet de Paris, natif de Nogent sur Seine, demourant à Paris rue Fontayne Maubue

Augustin Aubert, fils dudict Nicollas Aubert, natif de Paris demourant avec son père.

Marte Barbier, servante dudict Aubert, natifve de Coulommiers en Brye, demeurant au logis dudict Aubert.

Amenez prisonniers par les collonelz et cappitaines de ceste ville de Paris comme estans de la nouvelle oppinion, et pour avoir trouvé en sa maison ung morceau de jambon sur une assiette avec plusieurs œufs²³.

Passée la sidération, on reprend le métier. Où est Marye ? Pourquoi n'est-elle pas arrêtée avec son mari ? On n'était pourtant pas gêné d'incarcérer les huguenotes. Le couple est-il séparé ? Et pourquoi Augustin n'est-il pas mentionné dans l'inventaire de Marye ? Marié en 1542, il est peu probable que Nicolas Aubert ait eu un fils d'un premier lit. Augustin est-il lui aussi mort à la Saint-Barthélemy ? Nicolas Aubert est né à Nogent, ce qui explique peut-être le niveau de richesse somme toute modeste du couple.

Le commissaire est en voie d'ascension sociale et on peut penser qu'il s'inquiète des écarts de sa femme, en ce qu'ils risquent de contrecarrer ses propres projets d'élévation. En 1573, Marye morte, Nicolas Aubert trouvera d'ailleurs un bon parti à leur fille, Catherine, en la mariant à un receveur du taillon de Beauvais²⁴.

De quoi Aubert et son fils sont-ils accusés en 1570 ? D'hérésie... Et d'avoir caché chez eux des œufs et un jambon. Penchons-nous un instant sur ces mets interdits, qui en disent long sur les tactiques mises en œuvre pour débusquer les mauvais paroissiens – et l'angoisse névrotique des guerres civiles comme impossibilité de repérer physiquement l'ennemi. Il est partout, nulle part, invisible, intérieur. Rien qui ressemble plus à un réformé couvert qu'un catholique ouvert. Michel de Certeau l'a écrit en subtilité : avec le schisme, on distingue moins l'hérétique par ses croyances que par ses pratiques. Dans la chasse aux huguenots, le jambon se fait repère objectif. Il est signe de pratiques que l'on surprend rarement sur l'instant, et qui demeurent donc invisibles aux yeux du plus grand nombre. Des mauvais gestes qui, opérés presque toujours en cachette, dans le secret des familles, ne se révèlent aux autres que par les traces qu'ils laissent. Derrière cette obsession pour le jambon, pour les œufs, c'est bien un usage politique des miettes que l'on saisit : un investissement du détail par des mécanismes de pouvoir, son archivage et son analyse à fin de meilleure police des hommes. Dans ces archives de l'infamie huguenote se déploie, l'air de rien, la « prise du pouvoir sur l'ordinaire de la vie²⁵ », les prémices de dispositifs de captation des vies ordinaires dont l'urgence s'est fait sentir aux autorités précisément pendant les guerres de Religion. Ici, la curiosité de l'historien rejoint

celle que tôt leur ont portée les pouvoirs et les voisins pris dans les troubles du xvi^e siècle. La guerre civile exige du passant qu'il soit vigilant, dans un monde où le paradigme indiciaire fonctionne à plein : pour débusquer un huguenot, l'enquêteur a moins besoin de ruminer la Bible que de renifler de vieux os de jambon – *qui trouve un œuf trouve un bœuf*. Alors, on perquisitionne.

Marye Robert a-t-elle été aperçue au marché noir achetant du lard ou des œufs en carême ? Nicolas Aubert a-t-il été dénoncé par un voisin suspicieux, un proche en colère, un fidèle angoissé ? On l'ignore. On le sait, les réformés ne croient pas en l'effet des interdits alimentaires sur l'économie du salut. Prendre au sérieux le Salut par la foi, la *sola fide*, c'est consommer du jambon malgré la prohibition. Or à Paris, en cette fin février 1570, outre qu'on est en pleine guerre civile, le calendrier affiche justement carême.

On imagine la scène : Marye Robert, ses enfants, leur servante peut-être, mangent de la viande en secret, chez eux. Il fait froid à Paris, aucune raison de s'imposer des privations. Nicolas Aubert l'ignore-t-il, le tolère-t-il ? Peu importe. Au moins espère-t-il qu'ils seront discrets, qu'ils ne laisseront pas de traces, pas de miettes. Il sait qu'aux yeux des catholiques zélés il a tort. « Lequel t'est plus proche, ton frère Catholique et Chrestien ou bien ton frère charnel Huguenot ? » tempête le curé Simon Vigor dans l'église Saint-Paul à deux pas, incitant au meurtre des hérétiques²⁶.

Cette négligence vaut à Nicolas Aubert d'être jeté en prison et d'y croupir plusieurs semaines. Est-ce durant ce temps qu'il en vient à haïr sa femme au point de souhaiter sa mort ? Il y a alors plus de trente ans qu'ils sont mariés. Il est probable que ce « merci » ait été inventé de toutes

pièces par Simon Goulart pour rythmer son récit, dramatiser la scène et émouvoir le lecteur. Mais c'est ce merci obscène qui, en rendant l'enquête inévitable, m'a permis de redonner nom à la femme laissée sans vie un soir d'été 1572 : Marye Robert.

Table des matières

Prélude	5
La femme du commissaire	11
Anthoinette femme battue	25
Le mari de Gabrielle	31
Mon oncle	39
Vallée de Misère	47
Mon nom est personne	53
Sur le carreau	67
Marie Roubert de Toulouse	87
Les écorchés	91
Les grands cimetières sous la tour Eiffel	101
Paris entre les gouttes	113
Saint-Barthélemy, connais pas	123
Le lapsus de l'archiviste	129
Plaidoyer pour une balle perdue	139
Trois femmes	153
Au revoir les enfants	161
Sauvetages	167
Sauver sa peau	175
Un tueur à gages	193

Le sacrifice d'Abraham	205
Le petit enfant au maillot	213
La ruse des communards	215
La trahison des témoins	225
La mort des trois frères Sevyn	241
Les monstres	253
Sans chagrin ni pitié	263
Sources imprimées	281
Cotes et adresses des études notariales parisiennes en exercice à l'été 1572	287
Bibliographie sélective	295
Notes de fin	305
Remerciements	345

Fin août 1572. À Paris, des notaires dressent des inventaires après-décès, enregistrent des actes, règlent des héritages. Avec minutie, ils transcrivent l'ordinaire des vies au milieu d'une colossale hécatombe. Mais ils livrent aussi des noms, des adresses, des liens.

Puisant dans ces archives notariales, Jérémie Foa tisse une micro-histoire de la Saint-Barthélemy soucieuse de nommer les anonymes, les obscurs jetés au fleuve ou mêlés à la fosse, à jamais engloutis. Pour élucider des crimes dont on ignorait jusqu'à l'existence, il abandonne les palais pour les pavés, exhumant les indices d'un massacre de proximité, commis par des voisins sur leurs voisins. Car à descendre dans la rue, on croise ceux qui ont du sang sur les mains, on observe le savoir-faire de la poignée d'hommes responsables de la plupart des meurtres. Sans avoir été prémédité, le massacre était préparé de longue date – les assassins n'ont pas surgi tout armés dans la folie d'un soir d'été.

Au fil de vingt-cinq enquêtes haletantes, l'historien retrouve les victimes et les tueurs, simples passants ou ardents massacreurs, dans leur humaine trivialité : épingliers, menuisiers, rôtisseurs de la Vallée de Misère, tanneurs d'Aubusson et taverniers de Maubert, *vies minuscules* emportées par l'événement.

Jérémie Foa est maître de conférences HDR en histoire moderne à Aix-Marseille université (laboratoire TELEMMe). Il a récemment publié, avec Poche, *Sacrées guerres. De Catherine de Médicis à Henri IV* (« Histoire dessinée de la France », La Revue Dessinée/La Découverte).



éditions la découverte
www.editionsladecouverte.fr

19 €

1707 60

978-2-348-05788-5



En couverture : D'après Franz Hogenberg (1525-1590),
Le massacre de la Saint-Barthélemy.